

VALENTINE
CASTÉRA

LES BONS
COMPTES
DE DON
DOMINGO



Valentine Castéra

Les Bons Comptes
de Don Domingo

© Valentine Castéra, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0178-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce roman est librement inspiré de l'ouvrage : De Beaupuy, A., Lacrouts, C.,
Les trois pays de Domingo de Corta, Paris: L'Harmattan, 2015.

À mes grand-mères.

Prologue.

« Accorde-moi, Seigneur, ta grâce tous les jours de ma vie et particulièrement ce jour-ci, afin que je me remémore les raisons pour lesquelles tu m'as créé, ma condition de mortel. Les comptes très exacts que je dois rendre à Votre Divine Majesté, les châtiments terribles que l'enfer réserve pour un seul péché mortel. »

Don Domingo de Corta

Livre de prières

19 août 1782.

Chapitre 1.

Paris, 1795

Dissimulé du monde et de Dieu par les vitres givrées d'une austère chambre à coucher, Don Domingo de Corta s'affairait comme un diable. Il était déterminé à ne pas laisser l'éventualité de son mariage prochain le perturber. Pourtant en ce matin glacé, son vieux cœur de basque était lourd. Il inclina finalement la tête dans un souffle et mit fin à la transaction.

« Tu auras tes six livres, et trois sols pour la nuit, mais il est bientôt 7 heures et j'ai à faire aujourd'hui.

— Et bien, vous regardiez l'horloge tout c'temps ? Cela s'explique... »

Domingo coupa l'effrontée d'un doigt posé sur sa bouche. Puis son air s'adoucit.

« Tu pourras revenir demain pour le même prix. J'ai besoin de compagnie et tu m'as l'air moins sotté que les autres.

— Si c'est encore pour causer comme hier soir, il me faut le double, je ne suis pas votre dame de compagnie, j'ai plusieurs clients moi.

— Voilà qui est réglé. Je te paierai le double, et tu tâcheras d'être moitié moins insolente que d'habitude. Ainsi nous serons quittes. Allez, dehors maintenant. Et sois à l'heure sinon je viendrai te sortir à grands coups de... »

La porte s'était refermée. Domingo murmura la fin de sa phrase comme pour ne pas la gâcher : « ... à grand coup de makila, *coño* ». Il resta prostré quelques instants en silence. Dans cet immeuble de courant d'airs, les pas légers de Marinette se perdirent jusqu'à la porte cochère quatre étages plus bas. Il ne comprit pas la conversation qui suivit, entre elle et une de ses collègues dans la rue. L'argot des petites gens de Paris n'était pas plus étrange à ses oreilles que le basque de Durango, mais il avait cette fâcheuse tendance à rendre incompréhensible toute discussion à laquelle il ne participait pas directement. Il

avait pourtant progressé vite en français, se disait-il, depuis son arrivée à Paris un mois et deux jours plus tôt.

Une prénommée Sophia, avachie de tout son poids à l'entrée de l'immeuble voisin, en attendant les élusifs derniers clients de l'aube, avait apostrophé Marinette, bien plus jeune et plus svelte qu'elle. « J'te croyais morte, t'es tombée sur un bizarre ?

— Pire que ça, un sentimental », confia Marinette.

Le calme rétabli dans la cage d'escalier, Domingo sortit de sa torpeur, ajusta sa chemise de nuit et s'approcha de la modeste table qui lui faisait office de bureau. Sans prendre le temps de s'habiller, il saisit l'encrier et ouvrit un petit carnet à la couverture de cuir noir craquelé par l'usure. Il y consigna les dépenses de la veille : des bas, un livre pour 2 sous, un repas au Café Égalité. Ce rendez-vous quotidien avec ses chers carnets était un rituel presque sacré pour lui. Près de trente ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté sa vallée du Pays basque pour apprendre le métier de *contador* et, pour autant qu'il s'en souvienne, Domingo n'avait jamais manqué d'y inscrire la moindre somme dépensée ou gagnée. Il s'y tenait quotidiennement. Même pendant les quatre mois et dix jours où il fut terrassé par la fièvre jaune, il avait, certains jours, rassemblé suffisamment de forces pour inscrire un fébrile '— *nada*'. Mais ces derniers temps, le rituel du carnet assombrissait son humeur. Les comptes entrants ne se portaient pas si mal étant donné les circonstances, mais les comptes sortants tendaient à Domingo un miroir inquisiteur. Arrivé au bout de ses dépenses les plus chrétiennes, il hésita, puis inscrivit la liste des alcools consommés et, enfin, comme tant de fois déjà : '*Elap laior, secunda emaf — 8 cents*'.

*

**

Trois heures et cinquante minutes plus tard, il n'avait toujours pas mis le nez dehors, toujours à son bureau, il tenait entre ses doigts rugueux une page recouverte d'une écriture rêche et serrée.

Cette lettre, Domingo avait d'abord songé à la détruire, nier son existence.

Mais l'idée faisait son chemin et il ne pouvait empêcher son esprit d'y revenir. Le jour viendra, il est proche, où il aura à choisir. Reprendre sa place parmi les siens, défendre son honneur, ou fuir encore. Domingo n'avait fait que cela, fuir et s'enrichir en chemin.

Domingo ne manquait pas d'opinion sur le mariage, celui des autres principalement. Mais pour lui-même, l'idée lui parut absurde, presque scandaleuse, après tout ce qui s'était passé. La suggestion que sa sœur répétait dans cette lettre était peut-être un autre de ses stratagèmes. Elle connaissait le prix de sa rédemption. Fonder une famille le sauverait peut-être de sa situation actuelle, mais cela impliquait d'abandonner sans possibilité de retour celle qu'il avait cru posséder. Le piège se refermait sur lui. En relisant à nouveau la lettre fournie de Maria Antonia, Domingo fut pourtant frappé d'admiration pour sa sœur avec qui il se querellait depuis si longtemps. Il se reprocha de l'avoir trop souvent sous-estimée ces dix dernières années. Maria Antonia était une femme intelligente, mais trop attachée aux conventions, aux traditions. Quel gâchis, pensa-t-il. En dehors des tournures de politesse trop excessives pour être sincères, Domingo était impressionné par la longue lettre soignée relatant en détails l'ampleur des démarches que Maria Antonia avait engagées en sa faveur. Elle semblait avoir retourné chaque pierre du Pays basque pour trouver une famille avec une fille à marier, et lui rappelait, non sans cruauté, que la tâche était ardue. Elle avait renoncé à démarcher les meilleures familles de Bilbao en raison de la réputation qu'avait acquise Domingo. Elle avait essuyé de nombreux refus dans les bonnes familles de Vitoria et avait ciblé ses recherches sur des provinces plus reculées. De bonnes familles tout de même. Les Aritza à Oleta venaient de marier leur dernière ; la fille Inigitz d'Araotz n'avait pas encore 18 ans révolus ; et à Urretxu : Isabel Ezkibel était atteinte de tuberculose ; Lidia Olaberia était trop vilaine... Maria Antonia avait finalement obtenu l'accord des Echandia, grands propriétaires à Renteria, pour qu'ils offrent la main de leur fille, Rosa Catalina Echeandia y Azpiazu. Elle avait dix-neuf ans, le bon âge, et on en disait le plus grand bien, précisait Maria Antonia. La famille Echeandia s'était ruinée dans de mauvaises opérations aux Philippines, et acceptait de donner leur fille – et son lignage – à Domingo, pour lui assurer un avenir confortable, malgré le scandale attaché à l'exilé. Maria Antonia attendait la réponse de Domingo pour sceller l'affaire. Il lui faudrait faire vite, le pressait-elle. Ils n'attendraient pas éternellement. Même s'ils étaient aujourd'hui appauvris, leur *caserio* pouvait susciter l'intérêt d'autres familles des alentours.

Et d'autres hommes, plus jeunes, moins sulfureux que lui viendraient se proposer à Rosa. Même s'ils étaient moins riches, leur offre pouvait être tentante si elle s'avérait plus tangible que celle de Domingo.

Malgré l'insistance de sa sœur pour obtenir une réponse rapide, la seule chose qu'il réussit à faire de la journée, fut de préparer un chocolat chaud pour se reconforter. À part faire ses comptes, c'était la seule chose qui pouvait le tranquilliser.

*

**

Marinette retrouva son sentimental dans la même position où elle l'avait laissé le matin : allongé sur son lit, droit comme un mort, les mains jointes et le menton relevé. Son long nez perçait presque le plafond. Elle n'éprouvait pas de pitié particulière pour l'affligé, mais il était propre. Surtout, il payait bien. En ces temps-ci, un régulier ne se refusait pas. Elle avait déjà vu l'Espagnol dans cet état mélancolique à plusieurs reprises, mais l'avait suffisamment fréquenté pour savoir que ce n'était pas sa disposition naturelle. Après quelques verres de vin, il l'embarquait dans des aventures lointaines où il était le conquistador et elle l'indienne. Une explosion de lumière au milieu de sa grisaille parisienne. Mais devant le nez de Domingo irrémédiablement tourné en position verticale, Marinette devina qu'elle n'embarquerait pas pour une virée exotique, mais pour une longue et pénible plongée dans l'âme torturée de cet étrange homme – comme la veille.

Domingo l'accueillit d'un vague regard sous ses paupières tombantes. À cet instant il lui parut avoir cent ans. Certes, il était de toute façon bien trop vieux pour elle, mais là, à la lueur des bougies, ses traits semblaient plus émaciés qu'à l'ordinaire, ce qui ne rendait pas justice à sa stature bien en chair d'un homme habitué à ne pas sauter de repas.

« Vous m'avez fait monter pour m'dire que vous allez quitter ce monde ? Oh, dites-moi vous me léguerez tous vos biens ? »

Les lèvres de l'Espagnol tressaillirent. Cela pouvait être tout autant d'amusement que d'inquiétude.

« J’vois que ça, parce que là... », lança-t-elle encore pour tenter de réveiller le mourant.

— Je dois me marier », lâcha-t-il enfin.

Les quelques occasions précédentes où Domingo avait évoqué son passé, il s’était gardé d’aller sur un terrain trop personnel. Marinette fut si surprise de cette réponse qu’elle ne trouva pas une autre de ses réparties qui faisaient d’elle une petite célébrité dans les galeries du Palais Royal, aussi craintes des débutants qu’appréciées des clients aux goûts plus raffinés.

Nul n’est tenu à l’excellence en toutes situations, mais elle s’en voulut et chercha encore un long moment le bon mot qui ferait justice au grotesque futur marié qui gisait devant elle, le laissant seul à son déchirant monologue :

— Mais je ne peux pas, je ne dois pas... Le Seigneur en est témoin, je ne suis pas digne... »

Marinette éprouva une profonde envie de revenir sur ses pas. Peut-être qu’elle pouvait encore trouver un autre client qui serait de meilleure humeur ce soir. Domingo leva vers elle des yeux noirs rougis de larmes.

« Monsieur est indisposé... Je reviendrai tantôt. »

Alors qu’elle avait déjà tourné ses talons et glissait vers la porte, Domingo fit tinter les francs qu’il conservait dans une bourse. Elle vint s’asseoir au bout du lit en poussant un grand soupir.

« Je suis un misérable pêcheur ! » reprenait l’Espagnol. « Je ne peux pas me marier... »

La nuit allait être longue. Enlevant son bonnet d’un mouvement qui dévoila ses fines boucles brunes, Marinette s’approcha de lui et lui tapota la main dans un geste trop las pour être réconfortant. Les honnêtes chrétiens font d’excellents pêcheurs, mais de pénibles clients, pensa-t-elle un brin désabusé. Elle tenta de le rassurer :

« Je fréquente beaucoup d’honnêtes hommes mariés. Si vous connaissiez les noms ! Mon principe est le suivant : tant qu’elle ne le sait pas, il n’y a pas pêché.

— Mais j’ai déjà fait trop de mal. Cela n’en causerait que davantage. Et je la perdrai pour toujours... C’est avec elle qu’il me faut une nouvelle chance... »